



# La Croix

Samedi, 25 Juin, 1927 = vol. XXV = No 7

Tél. Main 0717

Abonnement

Payable d'avance et recouvrable à Montréal  
MONTREAL ET BANLIEUE  
(par la poste)  
1 an \$2.50; 6 mois \$1.25  
CANADA  
1 an \$2; 6 mois \$1.00  
ETATS-UNIS  
1 an \$2.25; 6 mois \$1.25  
Un numéro, 5 sous

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, ECONOMIE POLITIQUE, SCIENCES, ARTS, LITTERATURE, AGRICULTURE, ENSEIGNEMENT,

## S. G. Mgr Béliveau ET La Confédération

Le 1er juillet, ce ne sont pas des fleurs qu'on devrait jeter au pied du monument Cartier, mais l'oubli de tout notre peuple trompé par ce politicien au coeur et à l'esprit plus anglais que français.

Comme le dit très bien M. l'abbé Lionel Groulx, « ce ne sont pas les discours officiels, opportunément mensongers, qui feront jamais, en ce pays, l'union nationale. En palliant, sous des propos idylliques, le désaccord profond des nationalistes, ils ne parviennent qu'à l'aggraver. »

Dans le traquenard de 1867, le Manitoba est tombé en 1870.

S. G. Mgr Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, a publié sur ce douloureux événement, dans l'Action Française, de Montréal, les lignes suivantes qui devraient porter tous les Canadiens français à réfléchir:

« En ce soixantième anniversaire de la Confédération, si les raisons abondent pour nous de concevoir un légitime orgueil, les sujets ne nous manquent pas, non plus, pour les réflexions amères. Les minorités du Manitoba et de l'Ouest ont eu leur large part de déceptions, depuis 1870. Elles ont signé un contrat qu'il est difficile de ne pas considérer comme un pacte hypocrite. Qu'on relise les tractations de Mgr Taché, de Mgr Ritchot et de Louis Riel, d'une part, et du gouvernement canadien, de l'autre, lors du transfert du territoire de l'Ouest. Tout le souci du gouvernement d'Ottawa semblait être de se réserver des échappatoires pour violer au besoin des engagements qu'il n'était pas sûr de tenir. Les représentants des Métis, Mgr Ritchot, en particulier, mirent toute leur habileté à déjouer ces faux calculs: ils n'y réussirent pas. Trois ans plus tard, la persécution se déchainait contre le jeune chef des Métis, auquel on ne peut s'empêcher d'accorder beaucoup de sympathie et d'admiration. Cette persécution, on le sait, devait le pousser jusqu'à la révolte ouverte, jusqu'à la folie, jusqu'à l'échafaud. »

« Quand on eut la force suffisante, on viola le droit sur une plus large échelle. En 1890, c'est l'exercice des droits les plus sacrés, les plus solennellement garantis, qu'on nous enlevait par acte de parlement. Au mépris de la foi jurée, on nous refusait l'usage officiel de notre langue au Manitoba, on nous enlevait l'administration de nos écoles, on nous prenait l'argent qui y était destiné. Désormais la lutte était engagée sur ce terrain: tout l'effort des Anglo-Protestants tendrait à ruiner l'oeuvre si péniblement édifiée par l'Eglise catholique dans l'Ouest, tout l'effort des catholiques consisterait à sauver des lambeaux de cette oeuvre, à la maintenir vivante, et à lui faire faire quelques progrès. Cette année, on nous invite à nous réjouir de cette situation... »

« Contentons-nous de nous y soumettre, en nous efforçant de l'améliorer. L'Acte de 1867 a donné aux Canadiens une patrie où deux races ont consenti d'habiter dans l'égalité des droits religieux et civils. Ceux de la majorité actuelle peuvent regretter qu'il en soit ainsi, comme, à la lumière des faits, nous pouvons regretter d'être entrés dans ce qui nous paraît avoir été un marché de dupes: cela ne détruit pas la nature du pacte fédéral, et si nous avons un peu de fierté, la première de nos préoccupa-

## L'ECONOMIE

Le peuple qui ne pratique pas l'économie tombera inévitablement sous la domination étrangère.

L'argent qu'il dépense follement deviendra l'instrument de sa servitude.

Avec les hommes d'oeuvres qui s'intéressent à l'avenir de notre race, nous déplorons que les Canadiens français, depuis quelques années, soient si prodigues.

Ils avaient déjà le goût des voyages.

Les compagnies de chemins de fer et de navigation l'exploitent tant

qu'elles peuvent. Pour y réussir mieux, elles mettent de la partie des institutions et des journaux en les intéressant.

L'automobilisme entame aussi terriblement les revenus de nos compatriotes.

Résultat: on s'endette, on compromet l'avenir de la famille, on enrichit des compagnies anglaises ou étrangères, au détriment de notre race, de nos institutions et de nos oeuvres les plus nécessaires.

On n'a plus d'argent que pour voyager, s'amuser, jouir; on n'en trouve même pas assez pour cela.

Ainsi, une tournée dans l'Ouest coûte à chaque voyageur environ 500

piastres. Si 300 Canadiens français y prennent part, c'est du coup 150,000 piastres qu'ils jettent surtout dans la caisse des chemins de fer et dans celle des hôtels.

Si cette somme était dépensée dans notre province à créer des industries nouvelles et à soutenir des oeuvres, est-ce que notre peuple ne s'en trouverait pas mieux?

Dans chaque numéro de la "Croix" il y a des articles substantiels qui font connaître les Juifs tels qu'ils sont.

## Elle était de la fête!

La Presse était de la fête: on pouvait s'attendre à quelque chose, car elle possède le don de marquer toutes ses entreprises du sceau de l'impudence.

Elle servit donc, le soir du 24, quelques douzaines de fusées au peuple qui, ma foi, ne les a pas volées.

La veille, la Presse annonçait pour 13 maisons qui poussaient la délicatesse jusqu'à ouvrir leurs portes le jour de notre fête nationale. Ce sont

précisément ces mêmes gens qui réclament des concessions réciproques pour maintenir l'harmonie des races; mais quand il s'agit d'en faire eux-mêmes ils n'y sont plus.

Il y avait le 24 juin environ 175 magasins d'ouverts entre la rue Visitation et chez Eaton, sans compter tous les 5, 10, 15c., les .05 à 1.00 et les Stop and Shop.

Tous les Juifs y étaient naturellement. C'est leur manière à eux de prouver leur reconnaissance. Chaque peuple a ses coutumes.

Nous recevons ces gens, nous leur donnons le droit de voter, de nous exploiter, de passer par nos universités et d'envahir les plus beaux quartiers. Pour nous remercier, le jour de notre fête nationale, ils ouvrent leurs magasins. Naturellement, il se trouve toujours des bons patriotes à la manière de ceux de la Presse pour les encourager.

L'Univers Israélite, organe juif, disait en 1866:

« On ne saurait nier que les auteurs du Talmud ont bien mérité des Juifs. Les principes de morale contenus dans le Talmud ont produit chez eux une telle sobriété, une telle abondance de sentiments de générosité, de chaleur et de ferveur pour la religion, la vertu et la bienfaisance que tout observateur impartial ne saurait méconnaître l'importance de cette grande oeuvre. »

Nous n'en méconnaissions pas l'importance, tout au contraire nous savons très bien que pour comprendre le Juif, il faut connaître le Talmud, et que pour expliquer ses crimes à travers les âges, il faut lire ce texte. Mais ce que nous ne voyons pas très bien c'est la «sobriété» et cette «abondance de sentiments de générosité»!

Ils en ont fait preuve hier, surtout ceux qui, rue Saint-Laurent, racolaient les clients!

Paul Chabot

## Sous le juif Calles

La Catholic Weekly Review relate un cas de barbarie exceptionnelle au Mexique.

La nouvelle ayant été donnée au commandant fédéral de Loon Guanajuato, au Mexique, que le révérend père Andres Soln, prêtre du voisinage, qui vivait en cachette, était sur le point de bénir un mariage, des soldats furent aussitôt envoyés qui s'emparèrent de sa personne et de celle d'un autre prêtre.

La fiancée, Melle Nieves Cueller, et le fiancé, Leonardo Perez, ainsi qu'un notaire du nom de Valdivia, furent également saisis et tous, en un instant, couchés en joue et exécutés sans pitié.

Les corps de ces malheureux furent exposés sur la place publique, avec une pancarte avertissant les habitants que l'exécution avait eu lieu parce que les victimes avaient violé les lois du gouvernement sectaire du Juif Calles.

Les organes des fascistes d'Italie accusent en termes sévères la Russie et la IIIe Internationale juive de troubler en Europe et dans le monde l'équilibre social, en semant le venin de la propagande antisociale, antihumaine et antiéconomique.

## Gloire à Saint Jean-Baptiste! Vivent les Canadiens français!

Le 24 juin a été magnifiquement fêté à Montréal.

Procession imposante, chars allégoriques superbes, décorations splendides, et une foule d'au moins 200,000 personnes de tout âge et de toute condition, débordante d'enthousiasme.

Le drapeau du Pape et le Carillon aux armes du Sacré-Coeur étaient presque partout à la place d'honneur.

Nous avons vécu des heures inoubliables.

Nos félicitations et nos remerciements à tous ceux qui de quelque manière que ce soit ont contribué à donner de l'éclat à cette démonstration patriotique.

Le 24 juin, c'est le jour des réjouissances, mais ce doit être aussi celui des fortes résolutions.

Surtout, surtout, mettons-nous en garde contre les Juifs qui nous envahissent et contre les assimilateurs anglo-saxons qui veulent nous faire perdre notre entité canadienne-française et catholique.

## LA CONFÉDÉRATION EST LEUR PRINCIPAL ENGIN DE GUERRE.

Au lieu d'adhérer à ce régime politique qui nous est néfaste, nous devons chercher à le détruire.

Mettons-nous en garde, aussi, contre ceux de nos compatriotes qui, par leurs écrits ou leurs discours, font le jeu des assimilateurs.

tions sera de ramener notre patrie à l'esprit du pacte qui lui a donné naissance.

« L'anglais et le français auront des droits égaux au Canada aussi longtemps que durera le pacte fédéral. Si la Confédération canadienne, sous la forme actuelle, doit un jour voler en éclats, ce ne sera pas notre faute; nous verrons alors à nous en tirer le mieux possible, avec la grâce de Dieu. Mais si la Confédération canadienne doit durer telle quelle est, la plus élémentaire fierté demande de nous, Canadiens français, que nous exigeons l'égalité des droits religieux et civils qui nous ont été garantis par l'Acte de

1867 qui porte la signature de nos aïeux. Si nous avons un peu de fierté, nous nous efforcerons, en posant des actes, de combler l'abîme qui sépare le texte fédéral de son interprétation pratique dans toutes les provinces du Canada, celle de Québec exceptée. »

Traquenard en 1867.

Pacte hypocrite en 1870 et persécution en 1890 au Manitoba.

Législation désastreuse en 1905 pour l'Alberta et la Saskatchewan. Assimilation inévitable dans tout le Canada avant vingt ans.

Tel est en résumé le bilan que la Confédération a fait aux nôtres.

Il n'y pas de quoi à nous réjouir le 1er juillet!

## Dans les patates

M. J.-E. Prevost, dans son Avenir du Nord, écrit l'histoire du Canada à sa manière.

Voulant démontrer que la Confédération est un bon régime politique pour les Canadiens français, il publie l'ineffabilité suivante:

« Croit-on que nous aurions été plus heureux en perpétuant le régime de l'Union des deux Canadas, qui avait rendu impossible l'exercice du gouvernement responsable? »

Or, dès 1842, un an à peine après

l'établissement de l'Union, Lafontaine jetait les bases du gouvernement responsable et, quand il abandonna la politique, en 1851, il avait accompli cette réforme.

La Confédération n'y est pour rien et M. Prevost est dans les patates!

Si vous avez des Juifs dans votre localité, faites-y lire la "Croix". C'est le meilleur moyen de les en chasser. Pour 100 abonnements de trois mois, 25 sous chacun.

# Un clan de fous dangereux

Il s'agit des orangistes, ennemis jurés des Canadiens français et catholiques.

Andrew Wakefield, ministre protestant, disait d'eux:

"Les orangistes sont une société secrète; mais pas seulement secrète, elle est aussi illégale, et pas seulement cela, elle est aussi séditeuse; pas seulement séditeuse, mais aussi immorale dans sa manière de former des jurys en Irlande; pas seulement immorale mais dissolue." (Church Times, 7 mars 1903.)

C'est clair, c'est précis: l'ordre des orangistes est une société secrète, illégale, séditeuse, immorale et dissolue.

Henry Grattan, historien protestant, dit aussi d'eux:

"Ces insurgés, qui s'intitulent garçons d'Orange ou garçons protestants, sont une bande de meurtriers commettant des massacres au nom de Dieu."

John Murphy, dans sa vie de Cromwell, les appelle tout simplement «les gens les plus barbares et les plus inhumains».

La victoire de Guillaume d'Orange sur les catholiques en 1690 donna naissance à cette clique.

Supprimée comme illégale en 1836 par le gouvernement anglais, elle n'en continua pas moins son organisation dans tous les pays de langue anglaise.

Les orangistes apparurent au Canada avec les immigrants anglais, et en 1884 ils demandèrent au gouvernement canadien de légaliser leur existence.

Depuis, ils n'ont pas cessé de faire la guerre à tout ce qui est catholique et français au pays.

Un certain David Ness, ministre protestant de Glasgow, affublé du titre de président impérial de l'ordre des orangistes, a demandé au Congrès impérial de l'ordre, à Winnipeg, en 1923, que l'ambassadeur anglais auprès du Saint Siège fût rappelé et accusa Georges V d'avoir violé la constitution anglaise en faisant une visite au Pape.

Il est dans le meilleur des intérêts de la Couronne Britannique que les Canadiens français conservent leur langue et leur foi. Et c'est l'opinion des Anglais que le fanatisme n'aveugle pas.

Cependant, les orangistes, n'écoulant que leur haine contre les catholiques, ne le veulent pas.

Le 31 juillet 1918, le «Grand Chapitre Noir» de l'ordre des orangistes tenait son congrès général à Charlottetown, Ile du Prince Edouard.

Le grand maître y exprima ses vues et celles des orangistes sur notre doux verbe français et les écoles catholiques existantes dans la province d'Ontario et ailleurs, en ces termes:

"Le gouvernement de l'Ontario, disait-il, semble ferme dans sa détermination que l'anglais soit la langue d'instruction dans toutes les écoles de la province. L'opinion publique a suivi l'exemple donné par l'Association des Orangistes et pas un gouvernement ne pourrait se maintenir dans Ontario s'il voulait faire de nouvelles concessions en faveur de la langue française..."

"Si, dans l'avenir, il est question de faire de l'anglais la seule langue officielle au Canada et de faire disparaître les écoles séparées, la responsabilité de ce mouvement retombera sur les prêtres et les politiciens qui persistent à demander à temps et à contre-temps des privilèges spéciaux et qui ont demandé la reconnaissance du français dans toutes les parties du Canada comme prix de leur loyauté à l'Empire, dans la crise la plus terrible qu'il ait eu à subir depuis mille ans."

Leur haine contre les catholiques est si profonde qu'ils en perdent la raison.

En 1917, lors des élections générales, après la formation du cabinet unioniste qui rallia les anglais libéraux aux anglais torys, le ministre protestant Walsh s'écriait à Bram-

ton Ouest, devant une assemblée d'orangistes:

"Que l'Angleterre et ses Alliés ne combattent pas seulement contre l'Allemagne, mais contre le romanisme..."

Il oubliait, ce Walsh-là, que Rome est une puissance et que l'Angleterre, surtout durant la guerre, avait tout intérêt à se la ménager.

La haine aveugle!

Jean Dollard

## AUTOUR DU MONDE

### Excédent de décès en Angleterre

Pour la première fois depuis un siècle, le nombre des décès en Angleterre l'a emporté sur le nombre des naissances, pendant les quatre premiers mois de 1927. La différence est minime: un millier de décès en plus, et le premier trimestre n'est jamais parmi les plus favorables. Cependant en 1926, le nombre des naissances l'emportait encore de plus de 300,000 sur les décès. Le nombre des mariages diminue d'une façon plus rapide encore que celui des naissances (25,000 de moins que dans les quatre mois précédents). Une épidémie d'influenza a causé 18,000 morts. La mortalité infantile s'est élevée à 100 p. 1 000, au lieu de 78 p. 1,000 l'année précédente.

### Est-ce le soleil qui donne la radioactivité?

A la dernière séance de l'Académie des Sciences de Paris, M. Deslandres, a rendu compte de nombreuses observations démontrant qu'une longue exposition de soleil augmente la radioactivité des corps actifs et rend radioactifs certains autres corps qui ne le sont pas. Il émet donc l'hypothèse que la radioactivité est l'une des transformations de la lumière solaire.

S'il en est ainsi les minerais équatoriaux doivent être plus riches que ceux de nos régions, comme le prouvent les minerais du Congo belge; le radium doit rester dans la couche interne de la terre, ce qui paraît également prouvé.

Il demande que toutes les observations se rattachant à cette hypothèse lui soient communiquées.

### Un démenti

Dans un bourg des environs d'Upsala, en Suède, un gros fermier, membre du conseil communal, s'oublia — parce que ses collègues manifestaient peu d'empressement à adopter une de ses propositions — jusqu'à crier: «La moitié des membres de cette assemblée sont des idiots!»

Tumulte, protestations, cris. Rappelé à l'ordre, le bouillant fermier dut promettre de se rétracter par écrit. Puis la séance continua.

Le lendemain, on pouvait lire, placardée sur le mur de la mairie, l'affiche suivante: «Je tiens à déclarer que la moitié des membres du conseil municipal ne sont pas des idiots.»

On ne dit pas quelle tête firent les représentants de l'autre moitié.

### Expositions soviétiques

Un sadisme malsain pousse souvent les meurtriers vers les lieux où ils ont perpétré leur crime. Les soviets subissent l'emprise de ce penchant. Ils viennent d'ordonner, en effet, que la maison Ipatief, où la famille impériale de Russie a péri sous les balles de Belborodof, soit transformée en musée révolutionnaire. Tout ce que l'impudence soviétique a inspiré à des plumes serviles de tracts, de caricatures et de pamphlets, contre Nicolas II, sera concentré dans ces locaux encore maculés de sang. Défense a été faite d'ailleurs d'enlever les traces de l'assassinat pour permettre au prolétariat d'admirer l'énergie du communiste militant.

### La lutte contre la vie chère en Italie

Le gouvernement fasciste d'Italie, après avoir engagé la bataille du blé pour augmenter la production du froment et après avoir incité les masses à donner un plus grand essort à l'agriculture, est en train d'entreprendre la bataille contre la vie chère. Dans toutes les villes d'Italie le gouvernement vient d'obliger les restaurateurs, les hôteliers, les commerçants, de baisser leurs prix de 10 à 15 0/0. Les propriétaires de maisons ont été invités, eux aussi, à partir du mois prochain, à diminuer les loyers. D'autre part, le gouvernement vient de réduire considérablement l'in-

demnité de cherté de vie qui avait été accordée aux petits fonctionnaires et employés des diverses administrations de l'Etat. Mais la vie restera chère tant que les impôts ne seront pas diminués.

## Les Etats-Unis contre le judéo-bolchevisme

Les Américains qui résident à Paris ont célébré le 30 mai dernier le «Memorial Day».

Au cimetière américain de Suresnes, dont les 1500 tombes avaient été abandonnées fleuries, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Herrick, a fait un discours dans lequel il a traité des périls que le bolchévisme, né des Juifs, fait courir aux nations civilisées.

Après avoir dit que le cas de la Russie est le plus triste exemple de débacle morale connu dans l'Histoire, l'ambassadeur des Etats-Unis a ajouté:

«Pendant des siècles, les nations civilisées ont lutté avec une ténacité héroïque, non seulement pour leur liberté politique, mais encore pour la plus large diffusion de bonheur dans l'humanité. Et au moment où elles ont quelque raison de croire que ce long effort va être couronné de succès, elles se trouvent en présence d'une nouvelle expérience de gouvernement au nom du peuple — gouvernement qui jusqu'ici a paru au monde entier plus tyrannique, plus oppressif qu'aucun des anciens despotismes.»

«Que les maîtres du nouveau régime prétendent parler au nom d'un grand peuple, cela ne trompe personne, et ne peut être pris en considération par les légistes les plus rigoureux.»

«Quand, dans une ville policée, un homme atteint de rage court dans les rues, le premier soin est de l'enfermer, puis d'essayer de le guérir; ce que lui-même a à dire sur sa maladie ne compte pour personne tant qu'il est lâché et libre de mordre.»

«Une démocratie malade peut devenir un péril aussi grave que le plus fou des rois: une nation insensée est pire que Néron. Et je déclare que, quant à nous Américains, nous qui avons fait une guerre de sept ans pour nous assurer le droit à la vie, à la liberté, à la poursuite du bonheur, il ne convient pas que nous laissions tranquillement agir une bande d'hommes (juifs) qui se sont rendus maîtres d'une race (russe) aimable et bien douée, et qui tentent avec une ingéniosité diabolique d'inoculer un poison mortel à nos concitoyens et de miner les institutions qui ont donné à notre continent la prospérité et le bonheur.»

M. Myron T. Herrick a ensuite déclaré que les Etats-Unis ne sous-estiment pas la force des intérêts commerciaux, mais qu'aucune organisation financière durable ne peut exister si elle n'a pas pour base l'honnêteté. L'ambassadeur a terminé ainsi:

«Nous ne songeons pas à attaquer le régime soviétique en Russie. Ce qu'il fait sur son propre domaine le regarde. Mais nous nous refusons, avec toute la gravité d'un nation qui se respecte, et sans égard pour les considérations matérielles, à donner à ses dirigeants les moyens et l'occasion de nous empoisonner. Nous sommes décidés à défendre aussi vigoureusement notre pays contre le bolchevisme que nos ancêtres l'ont défendu contre la tyrannie, et le fait qu'un gouvernement envoie secrètement contre nous les germes d'une maladie infâme, au lieu d'envoyer ouvertement contre nous des armées, ne rend pas l'invasion moins félonne et n'affaiblit pas notre devoir de la repousser.»

«Les braves qui dorment dans ces tombeaux, par le sacrifice de leurs vies précieuses ont sauvé leur pays d'un despotisme conquérant. Prenons ici la résolution de ne pas le laisser contaminer pas une contagion préméditée.»

## La Chartreuse aux Chartreux

Le 29 mai 1927, les catholiques dauphinois, par milliers, se sont rassemblés à Voiron, à l'appel de leur Evêque, Mgr Caillot, et de leur président, M. Bonnet-Eymard, pour réclamer ceci: que les Chartreux rentrent à la Grande-Chartreuse. Chose toute simple, semble-t-il. Non, car en l'an de grâce 1927, neuf ans après la guerre, alors que le mot d'«égalité» s'étale sur tous les murs de France, les hommes qui ont fondé, conservé, honoré ce couvent illustre, la Grande-Chartreuse, les hommes qui ont apporté à toute la région gloire et prospérité, demeurent chassés de France, cependant que leur maison reste vide, ruineuse, désolée...

Ainsi l'a voulu, en effet, d'abord en 1903, puis en 1927, une poignée de sectaires. Mais l'exil des Chartreux n'en reste pas moins à la fois, une iniquité et une absurdité.

\* \* \*

Les Chartreux, — dont la Grande-Chartreuse de France était la maison-mère, — ne sont pas seulement un ordre né sur le sol français et huit fois séculaire. Ils offrent aussi l'une des formes les plus hautes de la vie religieuse, *angelica religio* comme disait d'eux, déjà, le pape Innocent II. Point de viande, des jeûnes «d'ordre» extrêmement rigoureux, du 14 septembre jusqu'à Pâques, la prière et le travail pour les plus haut point: vie de communauté au choeur, au chapitre, au réfectoire; vie de solitaire pour chaque religieux rentré dans sa cellule.

Ni cette activité religieuse, ni leurs bienfaits matériels n'écartèrent des Chartreux la persécution de 1903 dont Emile Combes fut le détestable instrument.

Son propre fils, — et chef de cabinet, — Edgard, un jousseur perdu de dettes, n'eût pas demandé plus de 300,000 francs pour «sauver» les Chartreux. Mais le prieur, dom Michel, répondit simplement que l'argent des Chartreux, «lui vivant, ne serait jamais employé de cette manière, ni versé en de pareilles mains». Au demeurant, les liquidateurs avaient hâte. La persécution suivit son cours.

Après un vote de proscription, obtenu sur pièces apocryphes d'une Chambre-croupion, le Gouvernement envoya pour faire le «siège» de la Chartreuse une véritable petite armée: un bataillon sur pied de guerre du 140e d'infanterie, deux escadrons du 4e régiment de dragons, un détachement de sapeurs du 4e génie, des renforts de gendarmerie à cheval et, bien entendu, de nombreux agents de la police secrète. La troupe parvint, non sans peine, à dégager les abords immédiats du couvent et, au point du jour, la porte extérieure était brisée à coup de hache par les sapeurs du génie. Les cellules sont ensuite forcées, la grille du cloître, arrachée. Les magistrats pénètrent enfin, après avoir brisé deux autres portes, dans la chapelle où les religieux, sereinement psalmodient l'office du matin. Un à un empoignés par des gendarmes, les Pères sont arrachés de leurs stalles et entraînés au dehors. Toujours tranquilles entre leurs gendarmes, le front haut, ils passent devant la foule qui les acclame, puis ils s'en vont servir Dieu, — puisque la loi de leur pays le leur défend, — en Italie. La Grande-Chartreuse de France est partie pour la terre étrangère.

Elle n'en est jamais revenue. Les moines partis, la curée commença. Les liquidateurs se ruèrent. La marque, qui valait plus de trente millions, fut vendue pour 500,000 francs. On mit en adjudication jusqu'à «une église avec son clocher», jusqu'à «un cimetière». Et le cimetière fut vendu: 200 francs, plus les frais... D'ailleurs, tout fut dilapidé, Jau-

rès, — qui avait voté l'expulsion — flétrit lui-même «les hommes de proie» et leurs «agissements scandaleux». Mais l'argent était loin... Il n'y eut aucune sanction; aujourd'hui même, vingt-quatre ans après le coup de force, les comptes de la liquidation ne sont ni apurés, ni connus. Des biens des Chartreux, le Trésor n'a rien vu.

## L'Evangile

### IIIe Dimanche après la Pentecôte

Evangile selon S. Luc

En ce temps-là, comme des publicains et des pêcheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors, il leur proposa cette parabole: Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Il leur dit encore: Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes et en perdant une n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les Anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.

## Le calendrier de la semaine

Dimanche, 26 juin. — III Pentecôte, Sol. de S. Jean-Baptiste.  
Lundi, 27. — S. Rodolphe, év.  
Mardi, 28. — S. Irénée, év. et m.  
Mercredi, 29. — SS. Pierre et Paul, ap.  
Jeudi, 30. — Commémoration de S. Paul.  
Vendredi, 1er juillet. — Précieux Sang de N.S.J.C.  
Samedi, 2. — Visitation de la B. V. Marie.

### Les Soviets empruntent à 12%

Moscou, 29 mai. — Le conseil des commissaires du peuple a décidé d'émettre un emprunt intérieur de 200 millions de roubles, à 12% dont l'échéance viendra dans dix ans.

### Troubles communistes en Grèce

Le gouvernement d'Athènes prend des mesures pour le maintien de l'ordre à Salonique, à Drama et à Cavalla, en raison de troubles d'origine communiste suscités par les ouvriers des fabriques de tabacs.

### Le plus vieux journal hebdomadaire

La Croix, fondée en 1903, est le plus vieux journal hebdomadaire publié en langue française à Montréal.

## Note importante

**POUR VOS IMPRIMÉS**  
Circulaires commerciales  
Catalogues  
En-têtes de comptes et de lettres, etc.,  
Adressez-vous à l'Imprimerie de la «Croix», 222 Notre-Dame Est, Montréal.  
Vous aurez un travail bien fait et à meilleur marché qu'ailleurs.  
Disposant d'un grand local, nous pouvons entreprendre les travaux les plus considérables, tels que revues, journaux, brochures et livres.  
**NOS PRIX DÉFIENT TOUTE CONCURRENCE**

Toute commande par la poste ou par le téléphone sera remplie tout comme si on venait en personne à nos bureaux nous la donner.

La «CROIX»  
MONTREAL  
222 Notre-Dame Est  
Tél. MAIN 0717

## L'ASSOCIATION DES PATRIOTES

Bureau-chef: 222 Notre-Dame Est, Montréal

**BUT**  
L'association des Patriotes veut substituer à la Confédération actuelle une Constitution politique pour le Bas-Canada, comprenant les provinces de Québec, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et Ile-du-Prince-Edouard, et une autre Constitution politique pour le Haut-Canada, comprenant les provinces d'Ontario, Manitoba, Alberta, Saskatchewan, Colombie-Anglaise et les Territoires.  
Ces deux pouvoirs ou gouvernements seront parfaitement indépendants l'un de l'autre; ils auront le droit souverain de signer des traités de commerce avec les pays étrangers et de légiférer sur toutes les matières publiques: droit civil, droit criminel, commerce, finances, tarif, chemins de fer, canaux, marine, milice, défense nationale, immigration, travaux publics, agriculture, colonisation, instruction publique, mines, forêts, etc.  
Ils reconnaîtront, comme aujourd'hui, la Couronne d'Angleterre, espérant que celle-ci leur donnera bientôt leur complète liberté.

**Conditions de l'admission des Membres**  
L'admission des membres est gratuite.  
Il suffit à l'aspirant d'avoir 21 ans révolus et d'envoyer son nom et son adresse au bureau-chef, 222 Notre-Dame Est, Montréal.  
Une carte d'admission sera aussitôt donnée au nouveau membre.  
On trouvera ci-bas une formule de demande d'inscription.  
Toute admission est sujette à l'approbation du Bureau-chef.

**(DEMANDE D'ADMISSION)**  
A l'Association des Patriotes,  
Messieurs,  
222, Notre-Dame Est, Montréal.  
Veuillez m'inscrire au nombre des membres de l'Association des Patriotes et m'envoyer une carte d'admission.  
Nom .....  
Adresse .....  
Profession .....

Feuilleton de la "Croix". — 6

## ALAIN ET VANNA

Par  
M. REYNÈS - MONLAUR

(Suite)

Alain ne dormait pas. Ses yeux grands ouverts suivaient, par la lucarne géminée, un capricieux rayon de lune qui errait sur la paille du sol. Il faisait grand froid; Alain se réchauffait mal dans cette mansarde sans feu. Mais qu'importait? Sa jeunesse flambait. Il songeait à la vision de tout à l'heure dans une interrogation sans fin. Qui était-elle? La fille de Sardello, sans doute? Ou la fille de quelque ami défunt? L'avait-il amenée d'Italie dans son pèlerinage aux artistes? Les longs cheveux sombres ressemblaient si peu aux têtes blondes d'alentour! A quelle lassitude succombait-elle ainsi endormie avant le soir au coin de l'âtre? Pourquoi le pli douloureux de ses lèvres? Les jeunes filles qu'il voyait riaient, insouciantes; les jeunes filles qu'il voyait s'arrêtaient au seuil de son âme, peut-être parce qu'elles avaient déjà leur part de joie. Leur coquetterie légère s'adressait à lui comme à un autre; le premier qui passerait sur leur route serait le bienvenu. Mais lui, il avait, par sa race même, par son éducation préservée, par sa vie journalière auprès du roi, une idée tout autre des choses du cœur, ce n'était pas par froideur, mais par intensité même qu'il ne répondait pas aux avances voilées d'Arlette ou de Ghislaine, aux provocations hardies de Bertrade. Il y avait en lui une place d'attente pour celle qui viendrait... Était-ce celle-là qui vient ait? son mystère était un attrait, et la demeure humble et close, et l'ombre mystique de l'église si proche. Elle devait vivre là, cloîtrée comme une petite nonne. Qui aurait-elle fréquenté en dehors de l'artiste et de quelques rares amis? Et du reste, depuis bien peu de temps elle se trouvait là, puisque le roi disait que l'artiste vivait seul. Qui était-elle enfin? Comment lui apparaîtrait-elle en plein jour, hors de ce sommeil?... Il l'avait à peine entrevue!... Mais demain, il saurait tout, sans doute. Il l'appela cette heure et il la redoutait, et, dans un demi-sommeil, sa mansarde s'éclairait de la lueur qui sortait d'elle.

Dès le réveil, il pensa: «Aujourd'hui» Il en eut une angoisse au cœur, une joie intense et poignante qu'il ne connaissait pas. Comme chaque jour, il descendit à la Messe du roi, la seconde, celle «chantée avec notes». Le roi en entendait dix ou trois tous les matins, «et la longueur des prières ennuyait tout le monde», disait naïvement le confesseur de la reine. Les féodaux avaient, en général, une foi ardente et des oraisons courtes. On le voit par les prières de Joinville.

Ce matin-là, Alain attendit le roi pour lui dire adieu: le bon sire allait faire une de ses tournées de charité et de justice dans les provinces environnantes, et justement, en passant, le roi le demandait parmi les autres.

— Je vous cherchais, dit Loys en lui mettant familièrement la main sur l'épaule. Un de mes hommes est malade. Je vous prends en sa place. Ce m'est un réconfort de ne vous point laisser trop derrière moi.

Alain murmura:

— A votre plaisir, Sire.

Mais son air était si distrait, si absent, que le roi reprit aimablement: — Aimez-vous pas mieux chevaucher près de moi qu'enluminer mes livres?

Les yeux de l'écolier se posèrent confiants sur ceux du roi. Le roi sourit et passa. Alain demeura à la même place, oppressé, malheureux, toute sa joie fuyant loin de lui. Lorsque la caravane pittoresque s'ébranla: chevaux, litières, carrosses mal suspendus, sortes de chars à bancs couverts, mais sans ressorts, ressautant à toutes les ornières, Alain sui-

vit mélancoliquement à cheval, un des derniers: il craignait le regard si perspicace de son seigneur. En passant, il se retourna longtemps vers les tours de Notre-Dame et l'enchevêtrement des rues où l'inconnu et peut-être le secret de sa vie l'attendait. Il ne parla pas jusqu'au soir.

L'attente se prolongea des jours et des jours. Son désir de la revoir l'exaspérait, devenait une angoisse. Il se taisait. Mais il parlait de son secret à la nuit. Qu'aurait dit Sardello en ne le voyant pas revenir? Le peu de terrain déjà gagné sur les préventions de l'artiste, il le perdait par cette légèreté involontaire. Sardello le voudrait-il encore au retour? Avait-il parlé à la jeune fille pour la prévenir qu'un des pages du roi viendrait chaque jour? L'avait-elle attendu? Avec peine ou avec joie?

Il souhaitait qu'elle désirât le voir, et pourtant... ne l'aimerait-il pas mieux si elle préférait sa solitude, si elle repoussait jusqu'à la pensée d'un étranger, dans ce logis mystique où des anges devaient la frôler au son des cloches? Celle qu'il attendait devrait-elle l'attendre? Faudrait-il pas mieux la conquérir de haute lutte? Était-ce celle-ci d'ailleurs? Il ne savait!

Un seul point était clair dans cette âme que le rêve de vingt générations avait formée. Il n'en aimerait qu'une — une seule — pour ce monde et pour l'autre, celle qu'il reconnaîtrait sans l'avoir vue, celle à qui il pourrait dire: «C'est vous», sans hésiter... C'est l'idéal de la France chevaleresque, ce rêve des amours uniques qui tenait dans l'anneau de Loys: «Dieu, France et Marguerite.»

Le Saint réalisa jusqu'à sa mort cet idéal tant chanté des poètes, troubadours ou trouvères, tant célébré aux cours et aux pays d'amour, et que Dante a emporté dans son poème immortel jusqu'aux «cleres lumières de paradis». Mais cet idéal ne fut jamais une règle, encore bien moins une chose commune. Les âmes légères seront toujours plus nombreuses que les âmes profondes, quelque soit le siècle et quelque soit le temps. Un idéal ne s'incarne jamais d'ailleurs que dans la fleur de la race. Mais c'est cette fleur justement qu'Alain avait sous les yeux dans le roi chevalier.

A leur premier entretien, au Mont, le roi lui avait dit, à sa grande surprise:

— La reine est ma dame. Je ne fais rien sans son aveu.

Jusqu'à Alain n'avait entendu que les grossières plaisanteries de ses compagnons, ou les poètes dont les oeuvres parvenaient par bribes jusque sous les arceaux du cloître. La parole du roi, chevaleresque et charmante, fut la première parole d'amour qu'il entendit. Il y réfléchit souvent. Il rêva d'en prononcer un jour une pareille. Aucune dame de haut lignage ne penserait au pauvre page, mais...

— Enfin, dites-moi si vous voulez être d'église?

La voix moqueuse de Bertrade retentissait derrière lui. Elle passait sur la route, très vite, au bras d'Arlette: le roi, debout, tenait malgré le froid une sorte de cour de justice dans un pré voisin, et les filles de la reine, emmenées par Marguerite jusqu'à Sens, en profitaient pour courir un peu comme des enfants.

— Ai-je tant l'air d'un clerc, dame? demanda-t-il en secouant sa tête blonde.

— Si vous aviez l'air d'un clerc, m'en occuperais-je? dit-elle. Mais c'est pitié de vous voir toujours tête penchée sur un livre ou regardant les étoiles comme un innocent.

— Qui faudrait-il mieux regarder, à votre avis, dame? répliqua le page avec une pointe d'impertinence.

— Moi, par exemple. Suis-je pas bonne à voir? dit-elle avec un rire hardi.

— Trop pour un pauvre sans appa- nage comme moi.

Il sourit. Elle était si jolie, allant et venant dans son surcot de fourrure, comme une petite bête impatiente, si naïve aussi dans son audace.

— Ai-je de richesse parlé? demanda-t-elle dédaigneusement! Etes-vous fils de marchand pour faire ces réponses? Mais vous pensez plutôt à quelque belle que vous craigniez tant d'en regarder quelque autre? Et là, je dis encore que vous êtes béguin et non preud'homme. On pense à celle-ci à Prime, à cette autre à Complies, si l'on sait vivre. Tenez, je veux vous dire une histoire.

— J'aime tant les histoires! dit le Celte subitement intéressé.

Séyez-vous donc là, près de moi, sur le pan de mur, et écoutez. Morgane la fée, pour venger les dames des félonies de leurs chevaliers, inventa un val, le val sans retour, où tout chevalier devait demeurer jusqu'au jour du jugement, s'il avait trompé sa dame en quelque chose. Une inscription lisible, au pied d'une croix, avertissait bonnement les chevaliers de l'entrée du val. Ceux qui savaient leurs lettres tournaient la bride, vous m'en croyez! Mais ceux qui ne les savaient pas y entraient. Deux cent cinquante-trois y étaient déjà quand survint Galeschin. La fée le rencontra au bord du val. Elle eut pitié de lui pour ce qu'il était beau et lui conta l'aventure; il tourna bride et galoppa d'un jet de pierre en arrière...

— L'histoire a une fin, dame, dit gravement Alain. Le chevalier du Lac traversa le val sans retour, sans être atteint de maléfice, et donc il délivra tous les autres.

— Ah! vous saviez mon conte? On vous l'enseignait à votre abbaye? S'il vous prend envie de ressembler à Lancelot ou à Parceval, comme il me paraît, vous êtes tout dénué d'esprit quand même et malgré votre savoir! Ces barons-là sont bons à peindre en images, et voilà tout.

— Les pages de Monseigneur Philippe seront mieux doués à votre fantaisie, dit Alain avec un sourire.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répliqua-t-elle, vexée. J'épouserai Amaury ou Olivier de Termes à mon choix, dès la Saint-Jean, si la fantaisie m'en vient. Chantez-vous pas bien à ma messe?

— De grand cœur, dame, répondit-il avec un salut moqueur, bien que j'aie très piètre voix.

Elle tourna sur ses talons, furieuse.

— Ce rien du tout est un insolent, dit-elle confidemment à Arlette. Je ne peux pas lui dire plus ouvertement qu'il m'agré: il ne s'en soucie. Comment le réduire à crier grâce?

— Que t'en chaut? dit Arlette gaiement. Tu en as autre.

— Je gagerais bien le fermail que m'a baillé Monseigneur Alphonse qu'il coule grand feu sous cette cendre, poursuivit Bertrade.

— Peuh! dit Arlette avec philosophie, cela vaut-il ton fermail? Chasse ce chagrin, ma mie, il y a assez nobles chevaliers pour oublier un page.

— Il est beau, murmura encore Bertrade.

Une fois seul, Alain devint triste. Si, elle aussi, celle à laquelle il songeait dans l'imprécision de son rêve, allait être comme les autres, comme Bertrade ou comme Arlette? Si elles étaient toutes pareilles au fond? Pourquoi se serait-il gardé, jalousement, quand sa jeunesse sonnait de paroles joyeuses et de rires clairs? Peut-être à cette heure même, elle, elle disait à quelque autre les mots légers qui lui parvenaient par lambeaux.

Peut-être venait-il trop tard? Et vers qui?... Vers qui?... Son appel allait jusqu'à l'angoisse. L'ombre silencieuse était descendue si loin en lui! Il l'implorait. Il lui parlait comme à la femme déjà proche et déjà chère. Il lui disait:

— Je ne vous connais pas! Vaut-il mieux ne vous connaître jamais? Nos songes seuls sont-ils beaux? Ah! je

vous en supplie, si vous regardez comme les autres du même regard tous ceux qui passent, demeurez toujours pour moi les yeux fermés... Si vous dites, vous aussi, ces paroles frivoles ou menteuses que messire Richard m'enseignait à fuir, gardez toujours votre bouche douloureuse et close!... Si vous arrachez de vos mains cruelles le cœur des hommes, le cœur neuf et fervent que je vous porterais, que je ne vous revoie plus! Et soyez pour moi endormie toujours, les mains pures et jointes comme cette Elaine à qui vous ressemblez.

Et puis ces invocations lui paraissaient païennes. Et il songeait à intéresser à son rêve naïf quelque saint compatissant, Monseigneur saint Michel ou ce saint Mélaïne qui s'en alla avec sa «prude fame» en paradis. Non, non. Plutôt Madame la Vierge: la sienne, celle de l'atelier devant laquelle une lampe brûlait toujours; la Vierge qui souriait, là-bas, étonnée et pitoyable, qu'il avait vue en entrant et que, tout bas, il priait depuis.

## Chapitre XII

Mais il avait vingt ans. Et l'on a beau être Celte, et rêveur, et mystique peut-être et surtout, à cause de tout cela, on cherche à rendre sa vision réelle et l'on ne s'arrête pas au seuil de son rêve dans l'effroi de la déception possible. La chanson de la vie vous suit le long du chemin; une fois au moins, on veut l'entendre, Alain attendait donc le retour à Paris avec une émotion, avec une passion croissantes. Les semaines ne finissaient plus. Enfin, un peu avant les fêtes de la Nativité, le roi et sa suite rentrèrent au palais. Alain tremblait de joie. Dès le lendemain, au milieu du jour, il prit la route que tant de fois il avait parcourue en esprit; il croyait rêver encore.

Il ne se trompa point; il ne se perdit point dans les rues étroites. Il marchait comme soulevé, les tempes battantes, la respiration oppressée. Toute l'attente et l'inquiétude passionnées de ses jours et de ses nuits, durant ce voyage, l'incertitude même de ce qu'il attendait et de ce qu'il allait trouver lui donnait la fièvre. Il voulait se calmer lui-même, se distraire aux spectacles d'alentour. Les fêtes qui approchaient redoublaient l'animation de la foule. Des bateleurs et des jongleurs jouaient en plein air des farces grossières; justement, on promenait autour de la place des bêtes étranges rapportées d'outre-mer par Mgr Thibault de Navarre; le peuple s'ébahissait; des écoliers et des sergents étaient aux prises, se bousculaient pour mieux voir, ne perdant pas une occasion aussi belle d'en venir aux mains. Un peu plus loin, Alain croisa des confréries de pénitents, la tête couverte d'un sac et psalmodiant d'une voix lugubre. Ils menaient en terre un pauvre diable qui s'était repenti avant qu'on l'écartelât. Un soleil cru et sans rayons éclairait les larmes et les rires, accusait nettement les contours des choses dans l'air glacé.

Le page s'arrêta au seuil de la demeure ogivale. Il éleva les yeux machinalement vers le bleu froid du ciel. Tout en haut, une gargouille menaçante, moitié vampire et moitié homme, se penchait vers lui. La cloche de l'église sonnait lentement ses coups très proches, d'un son grêle et sans écho: on eut dit le rire ironique de cet être hideux au bord du ciel, au bord de l'inconnu qu'il allait affronter. Dans le lointain, les confrères de la Passion égrenaient toujours leurs chants de mort, et le gros rire de la foule répondait aux bateleurs. L'âme d'Alain, d'une sensibilité exaspérée, se troublait, s'effarait encore. Il lui semblait qu'il aurait voulu, pour accompagner son rêve, le silence des choses d'alentour; qu'il n'y eût plus de chants, plus de rires, plus de cris, seulement, ah! seulement le bruit familier et berceur de la mer, là-bas, dans sa mélancolie éternelle.

Il se secoua d'un effort de volonté. Il murmura:

— Qu'ai-je à trembler ainsi comme une femme?

Il entra.

Sardello était encore seul dans la première salle. Son accueil fut simple et cordial. On eût dit que le jeune homme l'avait quitté la veille, tant il écouta légèrement ses excuses sur sa longue absence. Un mois? Un jour? L'artiste comptait seulement par les feuillets de parchemin qu'il enlumina. Evidemment le manuscrit du Graal, oeuvre d'Alain, lui avait plu. Il ne débuta cependant que par des critiques:

— Comment noyez-vous ainsi vos fleurs dans l'or? Pourquoi le bleu et le vert d'azur sont-ils faits? Vites-vous jamais des roses fleurir sur du brocart?

Alain s'efforçait de paraître attentif, mais il n'entendait que le battement comprimé de son cœur et, dans la salle à côté, un bruit monotone comme le balancement d'un pied d'enfant allant et venant sur une traverse d'escabelle. Il suivait ce bruit à peine distinct, il s'y absorbait, il l'écoutait jusqu'à l'angoisse, et si le bruit cessait un instant, il attendait, anxieux. Il répondait vaguement:

— Il est vrai, il est vrai, maître.

Mais le vieillard le sentait distrait; il ne reconnaissait plus son disciple du premier jour. Il en accusait le voyage intempêtif du roi et l'humeur changeante de ces jouvenceaux qui veulent une chose aujourd'hui et l'abandonnent le lendemain.

— Faut-il enfin que je vous montre ce que c'est qu'enluminer? de-

manda-t-il avec humeur. Comment çons-nous à vous enseigner?

Brusquement il appela:

— Vanna

Le bruit léger cessa. Alain, défiant, sentit l'angoisse de ces longs jours fondre sur lui, le submerger. C'était l'heure tant appelée, tant redoutée. Il songeait.

— Pourquoi suis-je venu?

Il se serait enfui s'il aurait pu fuir.

Ses idées se brouillaient. Il y avait sur le sol un carreau de grès fendu au milieu; il ne détachait pas ses yeux de cette fente. Il l'arrangeait par la pensée. Il y remettait des couleurs vives. La portière devant lui glissa. Il releva la tête. Il voulut voir en face son rêve qui passait.

C'était elle.

Endormie, éveillée, qu'importe? Elle pouvait ouvrir ses yeux resplendissants qui gardaient dans leur lumière le mystère des yeux fermés. Elle pouvait marcher de cette démarche royale, sans qu'il regrettât la pose abandonnée de son sommeil. Il n'y avait pas de déception. Il n'y avait pas de vaine espérance. Était-elle belle? Plus belle que toutes les femmes qu'il voyait chaque jour sans y prendre garde? Il ne savait. Il ne se le demandait pas. C'était elle, l'attendue, et c'était tout. Seulement, les cheveux dont il se souvenait, sombres, au crépuscule, le surprirent par leurs reflets dorés et changeants.

(A suivre)

Si vous avez besoin d'en-têtes de lettres ou de comptes, d'enveloppes, de circulaires, envoyez votre commande à la "Croix". Elle sera remplie à votre satisfaction.

## Pharmacies Modèles Goyer

184-186 STE-CATHERINE EST  
TEL. EST 4940-4275  
700 STE-CATHERINE EST  
TEL. EST 3268-4098  
MONTREAL  
Nous développons, imprimons et agrandissons pour amateurs

Assortiment complet de Chapeaux, Casquettes



## Chapeaux rebloques

teints et remodelés pour Dames et Messieurs

OUVRAGE GARANTI

PRIX MODÉRÉS

J. E. SEVIGNY

47 MONT-ROYAL EST BELAIR 1697

## Deux avantages

En confiant à la "Croix" l'exécution de vos travaux d'imprimerie, vous paierez, pour un travail bien fait, meilleur marché qu'ailleurs et vous encouragerez, en même temps, une oeuvre catholique et patriotique.

Tout Canadien français intelligent appréciera ces deux avantages

Toute commande par la poste ou par le téléphone sera remplie tout comme si on venait en personne à nos bureaux nous la donner.

La "CROIX",

222 NOTRE-DAME EST

Tél. Main 0717

MONTREAL

# Les pièges de UN APOTRE

Car l'action a ses pièges... Com- les meilleures choses!

Il importe de s'en méfier, et le sage avertissement de Tacite ne cesse, depuis des siècles, de nous prévenir: *Corruptio optimi pessima*, la corruption de ce qui est excellent est la pire des maux.

Le piège le plus dangereux, parce que caché sous les apparences les plus aimables et aussi les plus trompeuses, n'est-il pas dans le charme même que nous éprouvons à agir? Les coeurs généreux sont les premiers disposés à se laisser séduire, puis à se laisser gagner jusqu'à cet enivrement qui peut conduire au manque de mesure, lequel n'est pas seulement synonyme d'excès, mais encore synonyme de défaut d'équilibre.

A ce degré, sommes-nous sûrs que l'action ne devienne pas, à certaines heures, une forme de paresse que nous adoptons pour nous donner l'illusion du travail?

C'est qu'il est parfois plus doux d'agir que de travailler.

Il faut n'avoir jamais essayé de mettre en jeu les facultés de l'esprit en vue d'un résultat précis de formation personnelle ou de conquête pour ignorer la peine que coûte cet effort.

Le labeur intellectuel n'est pas le moins mortifiant.

L'action est, ou paraît, plus facile.

Elle paraît surtout facile quand l'occasion, la nature, quelque diable aussi nous poussant, nous qualifions du beau nom d'action cette activité et cette vaine agitation qui en sont tout juste le simulacre.

Le cliquetis des armes n'est pas le combat!

Voilà le piège.

x x x

Surtout, qu'on ne se méprenne pas; que nul ne tire prétexte de ces réflexions pour excuser son inertie ou arrêter les ardeurs de son zèle. Certes, le devoir nous pousse à l'action: il n'est pas question d'en douter. Mais l'action nous oblige au travail intérieur si nous voulons qu'elle soit féconde.

Le maréchal Foch a écrit quelque part: «La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas; simplement, on fait ce qu'on peut pour appliquer ce qu'on sait. Dès lors, pour pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien.»

Est-il possible de jeter une lumière plus vive sur la nécessité de ces fortes préparations, dont les actes ne sont ensuite que les fleurs éclatantes?

Et par là, nous rejoignons le mot profond de saint Bernard: «Soyez un réservoir avant d'être un canal.»

Comment dispenser la force et l'énergie si par notre travail nous n'avons pas commencé à en amasser de puissantes réserves?

C'est pour l'avoir oublié que tant de vies s'épuisent en efforts stériles.

—Voilà... disait un jeune homme, en énumérant les multiples activités qui accaparaient, dévorait sa jeunesse: Et mon père prétend cependant que je ne fais rien!

Peut-être.

x x x

C'est, au reste, d'une façon permanente, et non pas seulement quand il s'agit d'entreprendre que notre attention doit rester en éveil pour éviter le piège que je tâche d'indiquer.

A chaque instant, l'entraînement nous guette et nos forces de dépenses diminuent même avec le temps.

Maintenir l'équilibre, j'allais écrire faire le dosage, entre la pensée et l'action, s'impose comme une nécessité chaque jour plus impérieuse.

Et si c'est un art délicat, raison de plus pour nous y appliquer.

L'action, en effet, disperse et dé-

## UN APOTRE

M. l'abbé P.-A. Bégin est un humble prêtre qui, après avoir enseigné les sciences au Collège de Lévis et ensuite au Séminaire de Sherbrooke durant trente-huit ans, se dévoue à la formation sociale catholique des femmes et des filles, ouvrières et autres, de Sherbrooke.

C'est un apôtre.

Sans ostentation, sans prétention et sans bruit, il jette dans les âmes la semence de la grande vertu de charité qui rend les catholiques solidaires les uns des autres, ouvre aux uns des horizons inconnus dans le domaine du bien, réveille dans les autres des énergies en quelque sorte endormies parce qu'elles n'avaient pas eu l'occasion de se mettre en activité.

Sous son impulsion, de nombre-

ses cellules d'ouvrières se forment et s'organisent, et, déjà, sont groupées sous les auspices d'une fédération qui en impose,

Le grain de sénévé mis en terre il y a à peine dix ans est aujourd'hui un arbre majestueux sous lequel vient s'abriter une population éparsée, pour y étudier les divers problèmes de la vie, y recevoir des conseils sages, et, en même temps, la protection et l'encouragement qui lui sont nécessaires dans les luttes qu'elle a à soutenir.

### Le plus vieux journal hebdomadaire

La Croix, fondée en 1903, est le plus vieux journal hebdomadaire publié en langue française à Montréal.

## Ce qui se passe dans la tête de Socius Gustave Franco

Socius jouit de talents variés: il est d'abord poète, un poète qui mange à l'auge provincial, ensuite il est visionnaire.

Le poète, hanté de son moi, suit le romantisme.

Monsieur Franco à la recherche de solides arguments contre le catholicisme, fouille bêche creuse. Partout il ne rencontre que sottises qui lui causent un gémissement bien naturel ma foi.

Mais, par une distraction très pardonnable chez un poète, surtout chez un romantique, ce gémissement est fort mal placé. Il est publié dans le *Monde Ouvrier* qui n'a jamais rien

prouvé. Si par un malheureux hasard, le lecteur s'avisaient d'exiger quelques preuves, cela pourrait être fort dommageable à la gent communiste.

Gustave ajoute qu'il ne veut pas scruter la conscience des autres. Il devrait savoir au moins qu'un individu avec une conscience possède un peu plus de capital... moral qu'un autre qui n'en a pas!

Mais le voilà visionnaire.

Un syndicat catholique avait payé les assurances de quelques membres. Ceux-ci ne remboursaient pas. Alors quelqu'un leur fit adresser une lettre d'avocat, ce dont il fut sévèrement blâmé. Socius Gustave voit là des cotisations et des frais au montant de \$80,00, etc.

Assis sur ces balivernes, il aperçoit la ruine des syndicats catholiques, et, pour ne pas laisser perdre le fruit de son génie, il le communique à ses lecteurs:

«Un beau jour ce beau mouvement tant prôné coulera de lui-même.»

Socius quitte la poésie et ses visions pour l'éloquence chaude du socialiste, enrichie par l'apostrophe:

«Dites ouvriers, dites quelle est l'organisation ouvrière qui vous exploite, où sont les tondus, sont-ils dans nos rangs, ou dans ceux des syndicats catholiques?»

Quelques ouvriers qui n'apostrophent pas, mais se permettent de prouver ce qu'ils avancent, (ce doit être des moyenâgeux), répliquent que les chefs des syndicats internationaux sont des exploiters. Ils ne s'occupent des ouvriers que pour les faire payer et pâtir. Ils leur font faire des grèves à propos de tout et de rien; ils les font quelquefois chauffer et, quand la police arrive, ils s'effacent.

Quant aux syndicats catholiques, ils font la grève seulement quand les patrons empiètent sur le pain bénit. Ils ne font jamais battre les ouvriers avec personne et ils chargent moins cher pour leurs services que les syndicats internationaux ce que Socius admet lui-même. Le syndicat catholique «offre ses services à meilleure condition».

Quant aux tondus, nous connaissons des ouvriers assez bêtes pour aimer la tondeuse, ceux-là restent dans les syndicats internationaux. Il s'en trouve d'autres qui, après y avoir passé une fois, émigrent dans les syndicats catholiques; mais ils ont déjà été tondus dans les syndicats internationaux, ce doit être de ceux-là que Socius Gustave Franco veut parler.

Paul Chabot

## LA PREMIERE LOGE AU CANADA

M. Jean d'Erbrée prétend que vers 1755 une loge de francs-maçons fut établie à Québec.

A ce propos le *Bulletin des recherches historiques* cite les lignes suivantes de John-Ross Robertson (*History of Freemasonry in Canada*):

«It is stated in Rebold's History of Freemasonry, that «as early in 1721 Lodges of Freemasons were established in Canada», but there is no evidence to support this assertion, although in 1851 a French lodge working in Paris wrote to Albion Lodge, Quebec, asking for a fraternal alliance, and stating «you have one of the most ancient Temples of Free Masonry, since its erection dates from 1721». This quotation, however, was evidently based upon the fiction that the statement of Rebold was correct. There is nothing in the way of proof to support this assertion, or that of other writers who claim that a lodge was in existence in 1755 at Quebec.»

Et le *Bulletin* ajoute:

Il est certain, toutefois, que chaque régiment qui vint combattre au Canada sous les ordres de Wolfe avait sa loge. Dans le *Journal* du capitaine Knox, à la date du 27 décembre 1759, on lit: «The anniversary (fête de Saint-Jean-l'Évangéliste) was duly observed by the several lodges of Freemasons in this garrison.»

En plusieurs autres endroits du *Journal* de Knox, il est fait allusion aux loges des régiments anglais qui vinrent faire la conquête du Canada sous les ordres de Wolfe. Mais toutes ces loges étaient anglaises non canadiennes.

Il n'y a pas de preuve écrite que nous avons eu des loges de francs-maçons sous le régime français, à part l'affirmation que nous venons de citer.

Les loges au Canada datent du régime anglais.

Si vous avez des Juifs dans votre localité, faites-y lire la «Croix». C'est le meilleur moyen de les en chasser. Pour 100 abonnements de trois mois, 25 sous chacun.

# Quand les dernières fusées seront éteintes, que les harangueurs de profession auront cessé de parler, au soir du soixantenaire, les griefs des Canadiens français contre la Confédération surgiront plus cuisants et plus accusateurs que jamais.

Le comité soi-disant national d'Ottawa, dans lequel figure jusqu'à un juif, fait un effort suprême pour créer un peu d'enthousiasme autour de cette marâtre.

Il dispose de sommes considérables et d'un rouage puissant, mais il ne réussira même pas à susciter chez notre peuple le moindre sentiment de sincère sympathie.

On a beau vanter la prospérité matérielle du pays, les blessures causées à notre foi et à notre langue, notamment dans les provinces anglaises, ne seront jamais oubliées tant qu'on n'aura pas eu l'élémentaire justice de les guérir.

D'ailleurs, la Confédération est née d'un esprit de domination. A la Conférence de Québec, qui lui a donné naissance, on comptait 30 délégués de langue anglaise contre 4 de langue française.

George Brown, à la tête des Grits d'Ontario, dirigeait le mouvement.

ET COMME CARTIER N'ÉTAIT PAS LAFONTAINE, IL N'Y EUT GUÈRE DE RÉSISTANCE.

pense: c'est là son rôle; c'est même son honneur et son bienfait.

La question est donc d'être assez riche, de l'être surtout assez longtemps pour ne pas en souffrir et par conséquent de reconstituer sans cesse nos richesses.

Il se ruine, celui qui entame son capital ou qui, l'ayant entamé, ne le rétablit pas par des gains nouveaux.

Ce qui est vrai des richesses matérielles ne l'est pas moins du capital intellectuel ou moral.

«Le danger des hommes très occupés, écrit Mgr Dupanloup, c'est de se perdre, de s'absorber dans l'action; leur besoin est donc de se replier en eux-mêmes pour y réparer ce qu'ils ont dépensé au dehors.»

On ne donne que ce que l'on a. Que donnerions-nous si nous n'avions plus rien?

Le ruisseau coule-t-il si la source

tarit?

Il ne s'agit pas d'être avare, ni de redire le mot tristement chargé d'égoïsme d'un de nos humoristes: «Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais de l'ouvrir...»

Offrons-nous généreusement à tant de nobles causes qui nous appellent.

Mais ne cessons jamais de nous appartenir et restons persuadés de la nécessité de nous refaire par un travail constant.

Il n'y a certes pas, dans de telles réflexions, de quoi ralentir une ardeur qui est le magnifique apanage de la jeunesse.

Qu'elle y trouve au contraire le plus précieux des encouragements.

N'est-il pas vrai, en définitive, que toute action digne de ce nom ne doit être que le prolongement et comme l'épanouissement de notre vie intérieure?

C'est à peu de chose près la prière de Socrate: O Dieu, donnez-moi la

beauté intérieure de l'âme, et faites que ma vie extérieure soit de ce modèle la vivante image.»

## L'assassin du Tzar

Pierre-Lazarevitch Woikoff qui a été tué à Varsovie par un jeune monarchiste russe, est le même Woikoff qui signa l'ordre d'assassiner le tzar et sa famille en 1917.

C'est aussi le même Woikoff qui fut nommé, en 1923, chef de la légation commerciale soviétique au Canada, que la *Croix* dénonça alors en termes énergiques et qui dut retourner en Europe.

Woikoff était le fils d'un instituteur. Il appartint dès sa jeunesse aux organisations révolutionnaires les plus

avancées. En Suisse, où il fit ses études, il connut Lenine et Trotsky, et rentra avec eux en Russie dans le fameux train blindé qui traversa l'Allemagne, Lenine le nomma président de l'Exécutif des Soviets d'Ekaterinbourg. C'est en cette qualité qu'il ordonna l'exécution du tzar, et qu'il assista en personne à l'horrible boucherie qui se déroula dans la cave de la fameuse maison Ipatieff, tandis qu'un Juif fanatique Jourkovski, aux leurs d'une torche, lisait la sentence et commandait le feu.

Repoussé par le Canada, des sondages furent faits ensuite à Londres pour le faire agréer en qualité de représentant des Soviets en Angleterre; sa candidature fut également repoussée.

Il était marié à une juive ukrainienne dont les démêlés avec le corps diplomatique de Varsovie sont restés célèbres.